

6. OCT. 1969

La Biennale d'Art de Paris : ...un "vieux dada de retour"

Paris. — Le Salon de l'Auto est l'occasion chaque année pour de nombreux Français de venir respirer un peu d'air de Paris. Air, en cette saison automobile, abondamment saturé de vapeurs d'essence, dans des embouteillages particulièrement soignés, car le Salon est aussi et d'abord dans la rue.

Mais, cela s'assortit en général d'une visite aux chansonniers, au dernier spectacle « IN ».

Cette année « Hair » sera très couru — ou tout simplement au bon vieux « Casino » ou « Folies », ou « Mayol » de papa. Enfin, si on est à la dernière mode, on s'aventurera dans les labyrinthes de l'Underground qui prolifère cette année.

Le canon... de la beauté

Luna Park n'existe plus. Mais, tous les deux ans, la biennale des jeunes artistes offre son divertissement. C'est le cas cette année.

Fortement contestée par les figuratifs qui s'en prenaient à Malraux du caractère farfelu selon eux de cette manifestation, l'esprit demeure, même si le ministre n'y est plus — si tant il est vrai qu'il ait pu personnellement influencer sur ce style.

Aussi bien, la contestation est-elle dans l'air. Autour du Musée Galliera, annexe en l'occurrence du Musée d'art moderne, les trottoirs

regorgent d'inscriptions et des fiches marquées Biennales indiquent tout simplement les bouches d'égouts.

Ne pas se laisser influencer par l'extérieur : bombes ou s'inscrit un corps, canon d'où s'échappe une paire de jambes fuselées, statues classiques endeuillées et menacées par des soldats de plomb de grande taille — pistolet géant. Ni même par les magnas de corps sanguinolents que l'on rencontre ça et là. En fait, l'esprit général est plutôt au divertissement. Avec les artistes de cette trempe (on sait tout de même qu'ils sont artistes, parce qu'ils en ont furieusement l'allure) l'intellectuel joue peut-être un grand rôle, mais l'art descend le plus souvent de son piédestal pour devenir gadget. Si toutefois le mot peut s'appliquer à des objets de grande taille.

« Prière de marché dessus »

C'est l'anti-Louvre. Le « Défense de toucher » est le plus souvent remplacé par une invitation à faire le contraire. « Prière de marcher dessus », lit-on sur un caoutchouc mousse porteur de champignons sortis tout droit d'un décor de science-fiction. Un Suisse expose des espèces de cheminées d'usine, des Anglais deux ou trois macarons gargantuesques entortillés, des Tchèques une tente d'expédition polaire (cosmos) et des poupées de son, qu'a dû bercer enfant la reine des grenouilles, à moins que ce fut la mère Ubu. Il y a une sorte de bande dessinée politico-satirique, des totems qui évoquent vaguement des fusées, des structures comme les scientifiques en font pour représenter l'atome, des labyrinthes.

Une importante section architecturale présente des maquettes d'habitants de conceptions révolutionnaires et mérite qu'on s'y attarde.

Ca et là des retours à des sources anciennes assez pure provenant de Pologne, Bulgarie, R.A.U. ou d'Amérique centrale.

A Galliera, c'est le bric à brac d'un grenier ou d'un bazar de campagne où voisinent des appareils sanitaires, des boîtes de pilules, des pansements, des char-dails, des vieux mannequins. Il y a aussi un espace où n'importe qui peut faire n'importe quoi, car l'art selon ces critères ou plutôt

cette absence de critère est le fait de tous ceux qui ont envie de se défouler.

A première vue, après avoir pas mal souri, on sort assez déprimé. En général, ces gens ont l'air de tourner en rond, de chercher le futur dans le passé de dada.

Cette biennale ne répond certainement pas à la question où va l'art. Mais si elle se veut génératrice d'angoisse, c'est gagné.

Pierre DUFOUR.

RÉPUBLIQUE DU CENTRE
45 - ORLEANS

6. OCT. 1969



Finlandou!

Cette sculpture, due à l'artiste japonais Kimno Pyykko et baptisée « Fuyard », accueille les visiteurs de la Biennale de Paris, qui a ouvert ses portes cette semaine au Musée d'Art Moderne. (A.P.)